

PAYSAGES

MA BIBLIOTHÈQUE : UNE DISCRÈTE SYMPHONIE

03/12/2013 | DENIS BEKAERT | LAISSER UN COMMENTAIRE



« Au delà de cette porte, je vous demanderai de respecter le silence nécessaire au travail des étudiants... ». Cette injonction, prononcée à mi-voix au cours des visites guidées de la bibliothèque Sainte-Barbe, est toujours acceptée comme allant de soi. Prudent, le règlement intérieur n'évoque lui que la « tranquillité de tous » dans son paragraphe « la bibliothèque est un lieu de travail ».

Et bien justement, cette bibliothèque Sainte-Barbe, j'y travaille. Depuis peu. Je viens de l'autre côté du rideau de velours, du monde de la lecture publique et des médiathèques. « Alors, c'est comment l'ambiance ? » J'ai ma pirouette toute prête : « studieuse ». Je ne vais jamais plus loin. Il doit pourtant bien y avoir un moyen de dépasser la subjectivité et de la décrire précisément, cette ambiance. D'un endroit, le décorateur d'intérieur bavard évoquera sa chaleur, son dynamisme, le subtil jeu des lumières ou l'harmonie sereine des couleurs. Le bibliothécaire et l'étudiant, plus sévères et laconiques, seront eux attentifs en premier lieu à l'ambiance sonore de leur bibliothèque. Les

témoignages glanés sur la toile concordent : on y classe volontiers les établissements selon la qualité de leur atmosphère et les équipes par leur capacité à faire régner le silence.

Le silence est-il le meilleur ami du travail intellectuel ? Je reconnais aujourd'hui que c'est avec une parfaite mauvaise foi que je tentai, tout jeune, de convaincre mon entourage que j'étais tout à fait capable d'apprendre des listes de verbes irréguliers en écoutant la radio. Ne venait-on pas de découvrir que les vaches accoutumées à Mozart produisaient plus de lait, et que celui-ci était de meilleure qualité ? Des expériences menées récemment ne concluent pas favorablement à l'effet de la musique sur la qualité du travail. Elle semble altérer la capacité à mémoriser mais sous certaines conditions elle pourrait accélérer la mise en route de l'activité et la créativité.

Sur le net, des étudiants s'expriment sur leur rapport à la musique en bibliothèque. Avis et pratiques divergent. Pour les uns, le silence est l'absolue condition de la concentration. Nos usagers adeptes du bouchon d'oreille sont certainement de ceux-là. D'autres reconnaissent un besoin irréprouvable de musique. Munis d'écouteurs ou de casques, ils s'isolent dans une bulle musicale et recréent ainsi l'espace intime propice à la performance. Mais le mystère demeure : quelle musique s'entend sans s'écouter, stimule sans distraire ? Ne faudrait-il pas plutôt renverser la question : quel type de travail l'accepte, quel autre la refuse ?

Cherchons des indices derrière les accès réservés au personnel, dans les bureaux. Après tout il s'agit, comme pour les étudiants en salle de lecture, de partager un espace commun. Ici, pas de règlement mais des habitudes, l'initiative individuelle et le respect de l'autre : c'est la vie qui tranche. L'ambiance sonore y est une expression assez juste du vivre ensemble. Montons au quatrième étage par exemple. Ce n'est pas un *open space*, puisque les collègues cohabitent à deux ou à trois, dans des bureaux disposés de part et d'autre d'un grand couloir. Mais les portes sont tour à tour ouvertes, entrouvertes ou fermées sans logique apparente. Des conversations s'amorcent ou se concluent dans le couloir. On part en service public ou en en revient. C'est la pause-cigarette. Un ordinateur diffuse quelques minutes de soul music, et un bibliothécaire commente. Peut-être partage-t-il une découverte, ou un extrait du concert de la veille déniché sur youtube ? Plus loin, rien à entendre, mais un collègue pianote sur son clavier casque sur les oreilles. Le message est clair : ne pas déranger. Ailleurs, plus tard, l'humeur est à la détente si l'on en croit la playlist type lounge-piano-cool sur laquelle les collègues se sont accordés. Ce choix est-il l'expression de leur sérénité ou d'un besoin de la retrouver ? Dans mon bureau de mélomanes, pas de musique. Rien ne dérange l'activité individuelle, ni les coups de téléphone ni les visites à l'un ou à l'autre. On écoute sans écouter. Un commentaire est lancé, il est repris, ou laissé sans suite. C'est parfois l'occasion d'une pause, consentie à l'improviste. Mon voisin fredonne un bout de la Pastorale et tout Beethoven me revient d'un coup. Cela fait du bien et le cœur se remet à l'ouvrage.

On l'apprend en grandissant : on ne devient pas invisible lorsque l'on ferme les yeux. Mais rien n'empêche le bibliothécaire de renouveler quelques instants l'expérience dans les salles de lecture. Insistez plus longtemps qu'il n'est raisonnable, et vous vous rendrez à l'évidence : la bibliothèque « sonne ». Comme un instrument de musique, sa structure conduit, renvoie, amortit les vibrations et les transforme en sons. Elle est écoutée, auscultée (et parfois enregistrée !) par [Jean-Jacques](#), son

luthier attiré. Après de nombreux examens, son combat contre des dérangements intestinaux de radiateurs a finalement été gagné. Il maintient une vigilance toute particulière au réglage des fermettes. Je ne serais pas étonné de le voir ouvrir un coffre-fort à l'oreille...

Dès la première visite, on trace mentalement avec du jaune (le bruit) et du bleu (le calme) une sorte de cartographie sonore de la bibliothèque. Les pierres marbrières du sol de l'accueil sont très réverbérantes. Nul ne pourra y rester longtemps sans éprouver une certaine fatigue. Les cages d'escalier sont de véritables caisses de résonance. Je précise que si le palier est identifié comme une zone-refuge, c'est bien dans le cadre du plan d'évacuation d'urgence. Néanmoins, il prend à l'occasion l'allure d'un préau, d'une aire de repos ou d'une cabine téléphonique géante : la récré en libre-service. Sa porte s'ouvre et se ferme, des voix légères, des rires s'échappent et parviennent à l'étudiant qui lève la tête un instant puis replonge dans l'étude. Ce n'est pas encore l'heure de sa pause. Ulysse triomphe des sirènes.

Les groupes arrivent en marchant au pas, discret ou lourd suivant ce que la moquette recouvre : béton pour l'aile Écosse et panneaux de bois pour l'aile Chartière. Le passage sur la résine du Kiosque est encore plus délicat pour qui ne veut pas se faire remarquer. Les sandales de l'été ont fait place aux talons des escarpins, des souliers puis des bottes. Les semelles de basket crissent sur les marches de l'entrée. Les chariots en métal vibrent différemment selon le sol, mais aussi selon la souplesse ou la sportivité de leurs conducteurs. Quant au reclassement et au dépôt des retours sur ces mêmes chariots, il est bien difficile d'éviter un fameux bruit de casserole. Le rangement, cela s'entend.

La technologie contribue à la partition de la symphonie de Sainte-Barbe par une grande variété de timbres. Reconnaissons-le, les claviers d'ordinateur des bureaux d'accueil cliquent beaucoup plus que ceux des portables derniers cris des étudiants. Mais, ceux-là se manifestent inopinément par un indicatif au démarrage. De temps en temps, un étudiant connecté au wifi est trahi par une voix annonçant fièrement à tout l'étage que sa base virale a été mise à jour. Les lecteurs optiques bipent, les imprimantes ronronnent, les souris caquettent (clics) ou grattent (molette), les téléphones hululent discrètement. A l'accueil, le portique antiviol joue son rôle d'avertisseur. Son langage, riche de deux sonneries, m'a été enseigné par une collègue qui en maîtrise parfaitement l'imitation : ouiiii-ouiiii et yuuhouou.

Dans les salles de lecture, le chuchotis reste le matériau sonore le plus courant. Les bibliothécaires, toujours heureux de se retrouver, ne sont pas en reste. Les travaux de groupes sont cantonnés à chaque étage dans des espaces dédiés. Hasard des places libres ? Retraite d'une salle de lecture inhabituellement bruyante ? Un coup d'œil par la vitre nous apprend parfois qu'aucun échange n'y a lieu, tandis que la salle des codes par exemple est le théâtre d'une véritable réunion à voix basses. L'art du détournement n'épargne pas la bibliothèque...

Pour compléter l'inventaire sonore il convient de mentionner le système de sonorisation générale et l'intervention de la voix « officielle » de la bibliothèque. Le message, enregistré par [Vanessa](#) dans le plus pur style « hôtesse de l'air » est diffusé toutes les dernières heures de la journée, et invite les usagers à replacer les livres sur les chariots. Enfin, à l'occasion des bicentennaires de Wagner et de

Verdi, des œuvres de ces compositeurs ont été proposées à l'écoute dans le hall à l'ouverture, en illustration des [bibliographies](#) réalisées par les bibliothécaires. Le réassort fréquent du présentoir laissé à proximité du point d'écoute semble confirmer l'adage de notre collègue Alfred : « On ne s'intéresse qu'à ce à quoi on est exposé ! ».

Admettons avec Jean-Jacques que le niveau sonore de la bibliothèque se situe constamment dans la fourchette du raisonnable. Le silence absolu serait insupportable, voire douloureux. Ce qui dérange, c'est l'incongru. Le grésillement d'une ampoule qui rendait l'âme s'est avéré si gênant pour une étudiante que celle-ci a conditionné son retour au « règlement du problème ». Aux alentours d'Halloween, l'ascenseur de l'aile Valette a couiné avec une telle force que de l'accueil on pouvait croire à la présence d'un loup-garou. Montez à bord du train fantôme !

Séduisante au premier abord, l'analogie avec une abbaye (fût-elle de Thélème) s'avère décevante. La bibliothèque n'est pas complètement isolée, et la ville se rappelle à elle quotidiennement. Impossible d'ignorer le chantier de rénovation du Panthéon et le martèlement sur les échafaudages. Le Quartier latin imprime son identité, notamment grâce aux cloches. Côté Chartière, celles de la chapelle du lycée Louis-le-Grand sont claires et légères : sol-si-do suivi du *pic* des heures en une seule série. Côté Valette, celles de Saint-Étienne-du-Mont suivent, plus graves, toujours avec un peu de retard sur le temps républicain. Chacun sait que certaines sonneries sont associées à des circonstances particulières mais, comme la plupart de mes contemporains, j'ai tout oublié du langage campanaire.

Outre la ventilation de ses cuisines, dont le bruit s'accompagne souvent de désagréments d'une autre nature, le lycée Louis-le-Grand gratifie la bibliothèque Sainte-Barbe de son plus grand *hit* : la sonnerie. Une collègue, ancienne interne du lycée, reconnaît ressentir encore un léger stress à chaque fois qu'elle résonne, quelques minutes avant l'heure pile, tous les jours des périodes scolaires. Bien sûr, son bureau est le plus exposé... Cette courte phrase musicale, sorte de fanfare de trompettes synthétiques a stimulé ma curiosité dès le premier jour. Il s'agit de deux suites de notes identiques, soutenues par une harmonie rustique de chasse à courre. Une brève mention sur un forum d'anciens élèves me lance sur la piste d'une tragédie lyrique de Marc-Antoine Charpentier, « David et Jonathas ». C'est plausible, puisque cet opéra biblique fut justement créé à Louis-le-Grand, alors collège jésuite, le 28 février 1688. Il m'aura fallu deux écoutes de la version discographique laissée par William Christie et ses Arts Florissants pour repérer le motif, joué trois fois par les violons au début de la *sinfonie d'ouverture* du 3ème acte. Mais la preuve finale m'est apportée par un très vieux collègue, Philidor l'Ainé, bibliothécaire à la Cour de Versailles, qui a réalisé une copie de la partition aujourd'hui [consultable sur Gallica](#). Merci Phil, un vrai travail d'équipe !

Le monde extérieur s'invite parfois clandestinement. Ainsi, d'un cortège de manifestants ne parviendront que de lointains échos, nourris de sifflets et de basses de sono. Une autre fois, l'irruption sera autrement plus violente, comme en témoigne l'hommage tonitruant rendu à la bibliothèque Sainte-Barbe par la Patrouille de France préparant son évolution du 14 juillet, au moment où se tenait le conseil annuel de la bibliothèque. Les collègues se souviennent aussi avec émotion de ce groupe de rock répétant laborieusement dans un local tout proche sa prestation pour

la fête de la musique. Fenêtres grandes ouvertes par un chaud mois de juin, les étudiants ont pu mesurer malgré eux les progrès du groupe, l'amusement virant rapidement à l'exaspération.

Pour terminer ce tableau peint avec les oreilles, je souhaite ajouter quelques touches de nature. Le vent et la pluie participent à l'ambiance sonore. L'un fait claquer les stores en été et s'envoler les feuilles de papier, l'autre tambourine les bâches qui protègent les verrières côté Chartière et fait sonner le zinc des toitures. Il est temps de vous présenter mes solistes préférés de cet orchestre singulier qu'est la bibliothèque Sainte-Barbe : les pigeons. Ils n'interviennent que dans les moments calmes, pianissimo. Rrouou-rrouou... Comme le dit Jean-Jacques, « ici, ça roucoule ! ». Je n'ai pas vu les nids, mais la présence de juvéniles est attestée. : gageons que de tous ceux qui fréquentent la bibliothèque, ce sont les seuls à y laisser des plumes !

Duband Valérie, « Travailler en musique : mémoire de travail saturée », Dysmoi, 2012.

Heyse Steven, « Est-ce une bonne idée d'écouter de la musique en travaillant ? », References, 2012.

Kahn Annie, « Pour ou contre travailler en musique ? », Le Monde.fr, 2013.

Miribel Marielle de, « Chut ! Vous faites trop de bruit ! », BBF, t. 52, n° 4, 2007.

Perham Nick et Vizard Joanne, « Can preference for background music mediate the irrelevant sound effect? », Applied Cognitive Psychology, vol. 25, no 4, 2011.

Spieser Adèle, Fais pas ci, fais pas ça les interdits en bibliothèque, 2012.



◀ BRUIT ◀ CLOCHES ◀ MUSIQUE ◀ OUIIIII-OUIIIII ET YUUHOOU ◀ PHILIDOR L'AINÉ ◀ QUARTIER LATIN
◀ RROUOU-RROUOU ◀ SILENCE